

ALBERT MEMMI UNE PENSÉE À CÉLÉBRER EN ENTIER

Quatre mots pourraient être l'incipit à cette œuvre et à cette vie : l'apprentissage de la lucidité, celle-là même dont parlait le Péguy de *Notre jeunesse*. « *J'ai cru que je finirai en bourgeois [...]. Un jour, brutalement, je pris conscience: je n'étais pas et ne serais pas un bourgeois.* » La lucidité vient peut-être de cet entre-deux, lorsque l'on a renoncé à la sérénité des gens « qui sont nés quelque part » et qu'il faudra bricoler une existence entière entre ces fragments d'identité pour arriver un jour, peut-être, comme Albert Memmi, à être « chez eux » sans être « des leurs ».

Le malheur individuel participe souvent d'un malheur commun, le fragment d'une situation globale. « *Un homme est ce que fait de lui sa condition objective* », écrit-il en 1966 dans une nouvelle préface au *Portrait du colonisé*. Une condition objective qui n'est pas exclusivement sociale, ethnique ni culturelle, mais tout cela à la fois. Car au-delà de l'analyste du racisme et de la dépendance, Memmi, en clinicien de l'opprimé, montre qu'il n'y a d'individu que pris dans le jeu de rapports multiples. Qu'il n'y a pas d'ordre naturel, seulement des situations au sens sartrien du terme.

Clinicien de l'aliénation qui écrase l'humanité du dominé, du prolétaire au Noir, du colonisé au juif, et ignore les clivages tranchés

“LA FAMEUSE VIE IDYLLIQUE DES JUIFS DANS LES PAYS ARABES, C'EST UN MYTHE. NOUS ÉTIIONS D'ABORD UNE MINORITÉ DANS UN PAYS HOSTILE.”

Retour sur le parcours de l'essayiste et écrivain d'origine tunisienne Albert Memmi, qui s'est éteint le 22 mai. **PAR GEORGES BENSOUSSAN**

HISTORIEN, Georges Bensoussan est l'auteur de *L'Alliance israélite universelle (1860-2020)*, *Juifs d'Orient, Lumières d'Occident*, Albin Michel, 2020.



Hannah Assouline / Leemage

quand le colonisé admire le colonisateur en même temps qu'il le hait, englué dans une relation pourrie dont il ne peut sortir que par la révolte et la pensée qui la guide.

Chez lui, comme chez d'autres juifs du monde arabe, la déchirure culturelle, ce fut d'abord la judéité (un mot qu'il avait forgé) confrontée à l'Occident. A commencer par l'expérience du nom qui nous enrachine et nous fait exister dans la filiation. Mais quel avenir, si d'emblée le nom est perçu comme empoisonné, si son seul énoncé en public « *accél[ère] mon pouls, me fai[t] honte.* »

Anatomiste de la domination bien avant Bourdieu, cette oppression infraverbale des codes culturels, des postures du corps et de la maîtrise des usages sociaux de la langue, machine de guerre destinée à maquiller l'ordre social en ordre naturel comme à nourrir chez tout opprimé une taraudante haine et honte de soi. De là l'explosion de la violence, qui révulse, mais dont

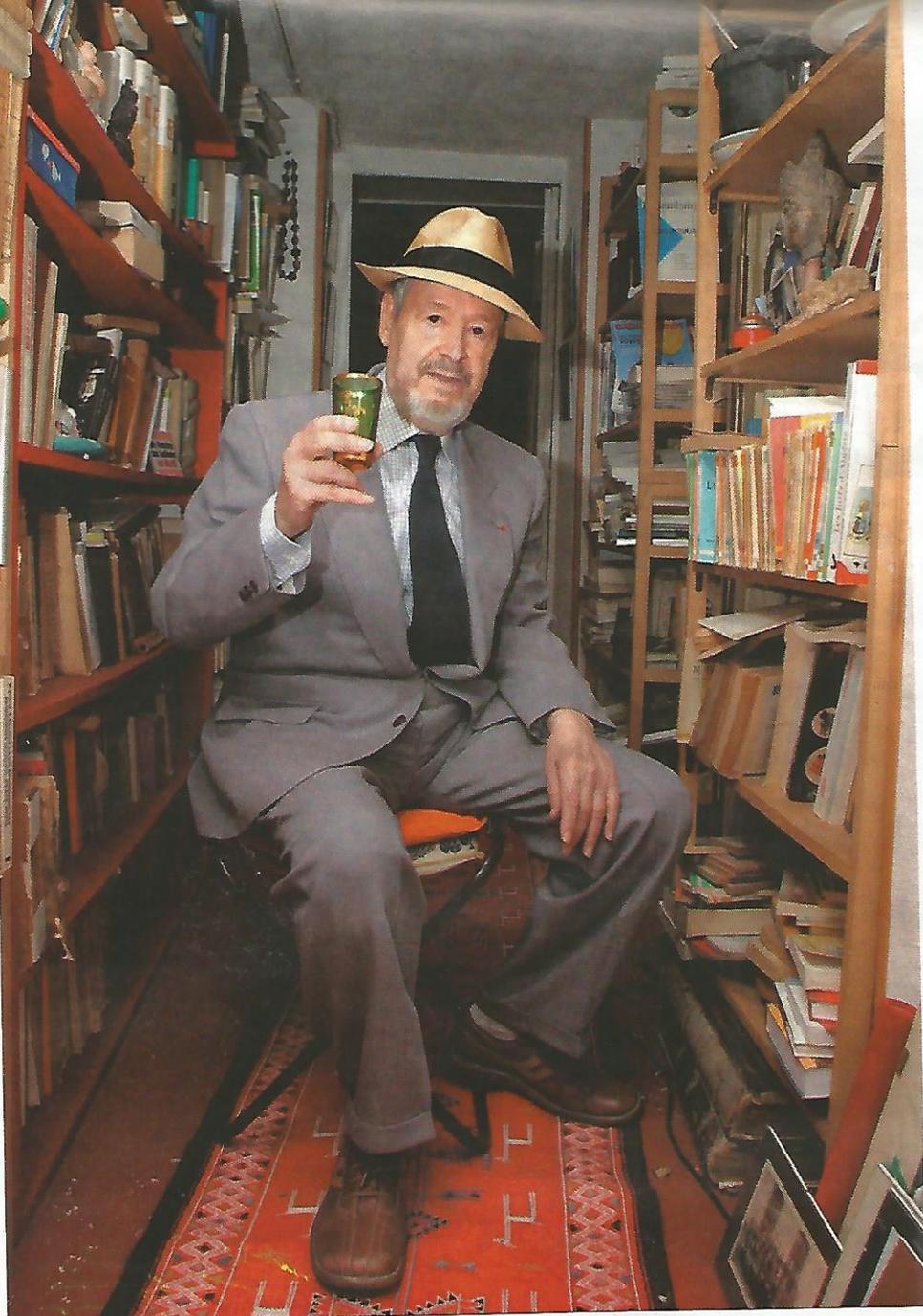
il faut faire l'effort de comprendre qu'elle est réaction à cette humiliation qui détruit goutte à goutte l'intimité de l'être. Il faut être du bon côté de la barrière et participer, peu ou prou, d'un ordre établi, même quand on le récuse, pour considérer que la violence n'est qu'une aberration du jugement.

Chez Albert Memmi, la condition juive est vécue d'autant plus intensément qu'elle est liée à la pauvreté. C'est vrai de toute aliénation, comme Nizan, dans *Antoine Bloyé*, le relevait à propos de ses racines bretonnes. De là qu'il n'y a pas une mémoire juive du monde arabe mais des mémoires antagonistes qui, au sens premier du terme, ne s'entendent pas.

Le rêve d'une fraternité

Il lui revenait de comprendre l'oppression spécifique du sujet juif, ce défouloir du ressentiment de tous, a fortiori dans les classes populaires. A lui qui venait d'une famille nombreuse et dont une partie choisit l'alya, la voie nationale apparut tôt comme la seule possibilité d'une existence juive désaliénée. Pas d'une existence juive atrophiée, cet « *esclavage dans la liberté* » dont parlait Ahad Ha'am à propos des juifs français à la fin du XIX^e siècle. Ceux-là, Memmi les voit en muets politiques, obligés avant de prendre la parole de préciser qu'ils ne s'expriment pas « *en tant que juifs* », mais en tant qu'hommes, abstraits et universels. Comme si le juif ne pouvait exister qu'à la condition de mettre à distance son identité et ses racines qui, sans être un code ou un destin, sont aussi la matrice qu'il ne peut effacer. La misère redoublée par le facteur ethnique ? Si on l'admet, à raison, pour la France d'aujourd'hui, on a du mal

Marc Gantier / Gamma via Getty Images



à l'entendre pour les foules juives du Maghreb d'hier dont la misère, apparemment semblable à celle des foules musulmanes, était aggravée par la soumission du dhimmi, « cette hostilité diffuse que je sentais en traversant le quartier arabe qui cernait si étroitement l'îlot juif ou j'étais né ». (Portrait d'un juif)

Le jeune Albert Memmi a nourri lui aussi, comme tant d'autres, le rêve d'une fraternité judéo-arabe dans une Tunisie bientôt indépendante. L'illusion est vite retombée. Il avait depuis longtemps mis en garde contre le discours consensuel de la « symbiose », ce mythe porté par une bourgeoisie juive

PENSEUR DE LA DÉSALIÉNATION, Albert Memmi a montré que l'innocence naturelle du colonisé est une illusion. Ici, chez lui, à Paris, en 2004.

déconnectée des réalités populaires comme par certains intellectuels arabes qui entendent aujourd'hui débarrasser Memmi « le Tunisien » de toute attache au sionisme.

« La fameuse vie idyllique des juifs dans les pays arabes, c'est un mythe !, écrit-il en 1974. La vérité, puisqu'on m'oblige à y revenir, c'est que nous étions d'abord une minorité dans un milieu hostile. [...] Jamais, je dis bien jamais [...] les juifs n'ont vécu en pays arabes autrement que comme des gens diminués. » La pauvreté de masse qui gangrenait les communautés juives du monde arabe où Albert Memmi était né il y a cent ans était à mille lieues du tableau

édénique de ce passé-là que l'on se faisait dans certains salons de la gauche parisienne. Et c'est à propos de leur départ, de Tunisie ou d'ailleurs, qu'il écrit en 1962: « On leur permet de partir à condition de partir tout nus. [...] Sur le pont du bateau, ils sont réduits à leurs personnes physiques et aux vêtements qu'ils portent sur le dos. [...] Il vaut mieux voir la vérité: par la force ou en douceur, les pays arabes, même les plus modérés, liquident leurs juifs. »

Sans angélisme

En décevant ceux qui n'entendent retenir qu'une facette de sa réflexion, Memmi heurtera en montrant dans le *Portrait du décolonisé* (2004) que l'innocence naturelle du colonisé est une illusion, comme toute idée d'essence d'ailleurs, parce qu'elle empêche de concevoir qu'un ex-colonisé puisse être aussi un oppresseur. Il pourfend les mythologies de ce messianisme compassionnel qui partage le monde entre victimes et bourreaux, et déstabilise ceux qui peinent à entendre que le même homme est aussi l'auteur du *Portrait du colonisé*.

Chacun tente de retenir une parcelle de cette œuvre au lieu de prendre d'un seul tenant le travail d'un homme qui prônait le dialogue sans illusions lénifiantes. Et sans angélisme. Dialoguer ? Evidemment, comme il le fera toute sa vie, et forcément avec nos ennemis, mais sans nous croire obligés de travestir le passé pour ne pas les « gêner ». C'est, au contraire, à la condition de dire le conflit d'hier et d'aujourd'hui que nous gagnerons le respect.

Ce « déconstructeur d'évidences » était un pourfendeur de ce qui « va de soi », ces mots qui masquent la violence des rapports de dépendance. Il demeure le penseur de la désaliénation qui nous a tôt fait comprendre qu'à force de ne pas nommer on s'empêche de penser. Il fut l'homme de notre « retour à Tipasa », cet apprentissage d'une singulière liberté au cœur de l'exil, ce moment où, en pensant ce qui nous domine, on commence à s'en libérer. ■